Cec FRC 1239

AVIS
AU COUSIN LAMETH.

COMMENT diable, camarade, tu abandonnes tout à fait la grisette, pour devenir un profond politique? Eh, mon ami, quelle mouche te pique? Toi, qui faisois le principal ornement de nos orgies : toi, qu'on voyoit toujours dans les anti-chambres de M. le comte d'Artois, être tour à tour son mercure et son bouffon, tu veux bouleverser la France et donner des couronnes! en vérité, tu n'y penses pas, et si je ne l'avois vu, je ne pourrois le croire.

Que veux-tu que je pense de ta prétendue conversion, sinon qu'au lieu de tes défauts brillans, qui te fesoient passer pour un de nos plus agréables *roués*, tu veux aujourd'hui endosser l'habit de Tartuffe? On va même jusqu'à débiter que tu abandonnes la conque de Vénus, pour ne plus sacrifier qu'à l'ambition.

C'est, en conscience, une horreur, que de te voir donner, bride abattue, dans un parti politique : tu n'as jamais eu la moitié, même la

M+W 2475

plus petite partie des talens nécessaires pour réussir.

On prétend que tu veux débusquer la Fayette. Et comment, dis-moi, (en supposant que tu ne sois pas *fabré* auparavant) comment t'y prendras-tu, toi qui ne sut jamais jouer que le rôle de Thersite, pour représenter, seulement un quart-d'heure, ce nouvel Achille ?

Je pérore, me diras-tu, comme un Cicéron, et je veux que l'Assemblée Nationale ne rende aucun décret que je n'en sois l'auteur. Pour cela, j'ameute le peuple : je fais menacer de la lanterne ceux qui ne pensent pas comme moi : et à besoin je sais bien menacer moi-même ; je veux enfin être le maître. Dominer est ma devise. Et j'entends que la Fayette me cède sa place, et que Louis cède aussi la sienne à son cousin d'Orléans, qui me promet de me faire Connétable.

Ah ! camarade, je te comprends actuellement, tu reçois les guinées de Philippe-le-Rouge, et tu veux lui prouver que tu n'es point un ingrat. J'approuve cette façon de penser, puisque :

Des chevaliers Lamech tel est le caractère ;

mais auparavant il ne falloit pas écraser et

vouloir chasser ton Roi, à qui toi et ta famille coûtent près d'un million. Si tu te fusses contenté de combattte le despotisme, d'assurer une juste et sage liberté, tu aurois obtenu la couronne civique. Mais le chasser, l'assassiner peut-être, c'est soulever contre toi tous les bons citoyens. Encore, pour placer qui? Un monstre.

A propos, est-ce que tu prétends gagner aussi la garde soldée? Pourquoi non, réponds-tu?

Ah! pourquoi non? Est-ce que tu penses de bonne foi que le soldat, quoiqu'il te voie aujourd'hui l'apôtre de la licence, le protecteur et le *provocateur* de l'indiscipline (si je puis me servir de cette expression) penses-tu, dis-je, que le soldat oublie jamais que dans le tems que tu couchois avec l'infâme Polignac, toute ta science militaire consistoit à distribuer des coups de plat sabre?

Non, mon ami, le soldat françois a trop d'énergie pour croire qu'un soutien du despotisme, qu'un homme qui a vendu aux femmes de la cour jusqu'aux forces physiques dont la nature l'avoit pourvu; pour croire, qu'un tel homme soit digne de les commander.

Je sais que ton courage est connu, sur-tout quand il faut enlever de force, non des bastions, mais un couvent de filles.

Mais, revenons à nos moutons, c'est-à-dire, à l'intérêt que tu m'inspires encore, malgré toutes ces choses que tu traites, toi, de peccadilles, et moi de crimes attroces. Crains, mon ami, de périr sous le fer d'un assassin. Rappelle-toi cet axiome : *on aime la trahison, mais on déteste le traitre.* Crains que Philippe-le-Rouge, voyant tous ses projets avortés, comme ils le sont en effet, ne te sacrifie au desir ardent qu'il aura d'ensevelir, dans les plus profondes ténèbres, la trace de ses forfaits.

Adieu ; reviens à nous et au beau sexe. Profite de mes avis, et sois encore assez sage pour ne plus songer qu'à rejoindre tes amis, et noyer tes chagrins et les inquiétudes dont tu es dévoré dans le sein des plaisirs.

Paris, ce 18 Juin 1790.